

Manière d'habiter à Awala-Yalimapo

Marie-Blanche Potte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1283>

DOI : 10.4000/insitu.1283

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Marie-Blanche Potte, « Manière d'habiter à Awala-Yalimapo », *In Situ* [En ligne], 3 | 2003, mis en ligne le 19 avril 2012, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/1283> ; DOI : 10.4000/insitu.1283

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.



In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Manière d'habiter à Awala-Yalimapo

Marie-Blanche Potte

Introduction

Figure 1



Yalimapo, carbets depuis la plage des Hattes
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 1 Le 31 décembre 1988 est créée la commune d'Awala-Yalimapo¹, située sur la pointe ouest de la Guyane française, à l'embouchure du fleuve Mana et du fleuve Maroni, frontière naturelle d'avec le Surinam. L'implantation des familles sur le site remonte cependant aux années 1950² : elles arrivent alors de Couachi, de Pointe Isère et du

Surinam, trois zones d'implantation voisines. Il s'agit de familles kali'na, nation amérindienne autrefois nommée « galibi », occupant traditionnellement la partie littorale de l'Amazonie, dans une zone qui va de l'actuel Surinam à l'ouest du littoral brésilien.

Figure 2



Le travail du manioc sous le carbet à Awala en 2002
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 2 Population soumise très tôt au contact avec les colons en raison de l'accessibilité de leur zone de vie, le peuple kali'na a, dès le XVIII^e siècle, souffert du reproche de « sauvagerie » fait à l'ensemble des nations amérindiennes, auquel s'est ajouté, de la part de ceux qui arrivaient en Amazonie pleins d'une vision romantique de la culture amérindienne, un autre reproche : celui de l'acculturation. Pourtant, après deux siècles où ils furent qualifiés sans relâche de « derniers Galibis », les Kali'na mettent en place aujourd'hui une structure en rapport avec le droit positif français, la commune d'Awala-Yalimapo, commune qui souhaite faire exemple dans l'ensemble des revendications identitaires et politiques des amérindiens du bassin amazonien. Le patrimoine est un élément fort de la visibilité kali'na, et l'étude de celui-ci peut être l'occasion de substituer à l'image « d'acculturation » celle d'une très grande capacité d'assimilation et d'emploi des éléments nouveaux.
- 3 Aujourd'hui, Awala-Yalimapo offre un paysage mêlé, de continuité traditionnelle, de volonté de modernité et de réinvestissement identitaire récent.
- 4 L'étude présentée ici porte sur la forme du carbet tel qu'il est vécu au quotidien à Awala-Yalimapo. Elle doit servir de base par la suite, en partenariat avec les élus de la commune, à la construction d'un habitat social proche des aspirations et des modes de vie kali'na. Elle consiste en un constat de l'existant, mais aussi, afin de ne pas réduire le

carbet à ses seules données chiffrables, en une observation des modes de construction, et surtout des modes d'usage d'une architecture particulière, choisie aujourd'hui encore par les kali'na pour affirmer une manière de vivre.

Le carbet, sources historiques

- 5 Si l'on dispose bien de descriptions, à partir du XVIII^e siècle, du « peuple galibi », les sources historiques trouvent rapidement leurs limites pour plusieurs raisons.
- 6 La première tient à la difficulté d'identification du peuple réellement décrit par les textes. Non seulement, nombreuses sont les mentions qui parlent d'*Indiens* (rendant impossible la distinction d'entre les dizaines de nations peuplant alors le territoire), mais de plus le terme de Galibi devient rapidement générique : il n'est pas rare de trouver les teko (appelés *Emérillons*) qualifiés de « Galibis de l'intérieur » ; la prudence vis-à-vis des sources doit être ainsi de mise, afin de ne pas conclure à la perte de telle ou telle forme d'habitat quand celui-ci s'avère, à la réflexion, avoir occupé un tout autre territoire.

Figure 3



Carbets d'indiens Galibis sur le Maroni, Gravure des Notes et souvenirs d'un voyage en Guyane Française, Frédéric Bouvier. 1867

- 7 Par la suite, une fois les différentes nations clairement identifiées, on note un désintérêt presque total pour les Galibis, considérés comme désormais totalement acculturés. Ainsi, l'on ne dispose pas d'écrits au XIX^e avant l'exposition de 1892³, et la reprise est lente au XX^e siècle.
- 8 De plus, si les rites, le sacré, ou parfois les objets sont généralement décrits, l'habitat, dans sa forme et ses composantes, n'est que rarement au centre des préoccupations ;

souvent réduite à une « habitation de fortune », ou, par la suite, à une « paillotte », la spécificité de l'habitat kali'na pâtit de sa légèreté, de sa courte durée de vie, et de sa ressemblance, sans doute, avec l'ensemble de l'habitat amazonien.

- 9 Quelques descriptions des architectures existent cependant.
- 10 L'étude des gravures doit être nuancée par la visée parfois romantique des illustrations, et par l'apparition d'un dessin-type quant à la forme des carbets. La forme en arc brisé, fréquemment représentée, n'a été clairement identifiée que dans les zones de peuplement wayampi et teko.
- 11 Parmi les écrits, l'on retiendra deux sources ; d'une part, le travail de Bellin⁴, qui malgré de très larges emprunts à l'étude menée par Barrère⁵, reste riche de précisions ; d'autre part, et à une période bien plus récente, les articles de Delawarde⁶, qui décrivent précisément l'architecture kali'na telle qu'elle se présente au milieu du XX^e siècle. La présence de l'architecture dans ces deux ouvrages peut être ainsi synthétisée :
- 12 Description de Bellin, 1761 :
 - Carbet = *sura* : un étage ; pieux fichés en terre de 2.80 m à 3.20 m, sur lesquels repose un plancher en troncs de palmiste (2.50 m à 2.80 m de long sur 5 à 8 cm de large) fendus en deux et aplatis, liés par une traverse ; couverture de feuilles de palmiste. Montée par une échelle peu inclinée faite d'un tronc entaillé – habitation collective, jusqu'à vingt à trente ménages ;
 - Carbet = *koubouya* : basse ; soutenu par deux poteaux ; une perche de fâite ; couverture de branches d'arbres recouvertes de feuilles d'Ahouai (palmiste). Une petite porte est percée sur un côté – habitation collective, jusqu'à vingt à trente ménages ;
 - Carbet collectif = *taboury* : 2 à 4 m de large sur 15 à 20 m de long ; trois fourches (deux bouts plus une au milieu) soutiennent le fâite. Des chevrons vont du haut jusqu'en bas, où chacun repose sur des petites fourches (1,50 m) qui vont tout le long et sont unies par des traverses, qui servent aussi à accrocher les hamacs. Grande case ronde – réceptions, assemblées, festins solennels ; pour une nation. Assemblées, réceptions, hébergement des visiteurs.
- 13 Description de Delawarde, 1967 :
 - Carbet : deux pans. Pignons clos. Sans fondation. Origine : Dominique ; bois de Guyane française
 - Carbet : deux pans. Soulevé à un mètre ou plus par des piquets. Plan rectangulaire. Protégé du vent par des claies qui vont jusqu'au sol. Origine : Couachi
 - Carbet : case rectangulaire à cloisons verticales. Montée sur pilotis d'un mètre, enfoncés de 0,70 m environ dans le sol. Avancée par appentis *surajoutée* aux pignons. Souvent un plancher en hauteur sur une partie de la surface sert à dormir à l'abri des moustiques. Origine : Pointe Isère
 - Carbet : case rectangulaire à cloisons verticales. Entièrement fermée. Origine : Grand Village
 - Hangar : dépendance à l'écart du carbet. Sert à fabriquer l'Alipa (galette de manioc) ou le Kachiri.
 - Poulailier : dépendance à l'écart du carbet.
 - Abri à chien : dépendance à l'écart du carbet.
 - Claies : dépendance à l'écart du carbet. Supporte le coton, le manioc, les outils.
- 14 A ces deux écrits l'on doit ajouter, nécessairement, l'ouvrage de référence d'Albrinck⁷ ; largement tourné vers la question linguistique, il donne au terme *au'to*, terme kali'na générique pour qualifier l'habitation, de nombreuses nuances de forme et d'ampleur.
- 15 A l'examen de ces sources, il semble que beaucoup de formes décrites ne soit pas présentes à Awala-Yalimapo.

- 16 Le *sura* (ancienne graphie) ou *sula*, construction où le parquet en hauteur permet la présence d'une partie haute consacrée au sommeil, déjà menacé de disparition au moment des écrits d'Alhbrinck (*Auto*, N° 20) alors qu'il était largement présenté par Bellin en 1761, n'existe pas à Awala-Yalimapo.

Figure 4



Abri d'abattis dit *pataya*, Awala

Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 17 Le *pataya* est très rarement présent (sur l'ensemble de la commune, en octobre 2002, il y en avait deux en abord d'abattis⁸, et une demi-douzaine en abord d'habitations).
- 18 Pas de *taboury*, mais, outre la contradiction dans la description faite par Bellin (à la fois « grande case ronde » et case « à deux pans »), aucune source n'atteste fermement que les Kali'na aient jamais eu recours à une construction ronde, que l'on trouve, aujourd'hui encore, chez les Wayana du haut Maroni (sous le nom de *tukusipan*).
- 19 En fait, les descriptions par Delawarde des formes rencontrées à Couachi et à Pointe Isère (deux des trois lieux de provenance des premiers arrivants à Awala-Yalimapo) sont assez définissantes de l'habitat rencontré ici, et laissent donc à penser que l'on a une transmission relativement correcte, depuis l'installation, de traditions de constructions qui ne peuvent, étant donnée l'adaptation constante aux lieux d'implantation, recouvrir toutes les formes observées par les voyageurs ; les données paysagères d'Awala-Yalimapo (vents violents, disponibilité des matériaux, etc.) doivent modérer le constat d'appauvrissement du nombre des formes utilisées.

Carbets d'Awala-Yalimapo

- 20 Préalablement à toute description des carbets rencontrés ici, il est nécessaire de savoir que ceux-ci occupent dans la commune une place toute particulière. En effet, les autres zones de peuplement kali'na en Guyane ont presque toutes abandonné le carbet au

profit d'architectures importées. A Awala-Yalimapo, les carbets sont l'objet d'un attachement profond, entre volonté individuelle de construire et déploration générale de la disparition annoncée, sans doute à tort. Le carbet est un marqueur d'identité, ainsi qu'une indexation discrète – et militant pour cette discrétion – du paysage amazonien.

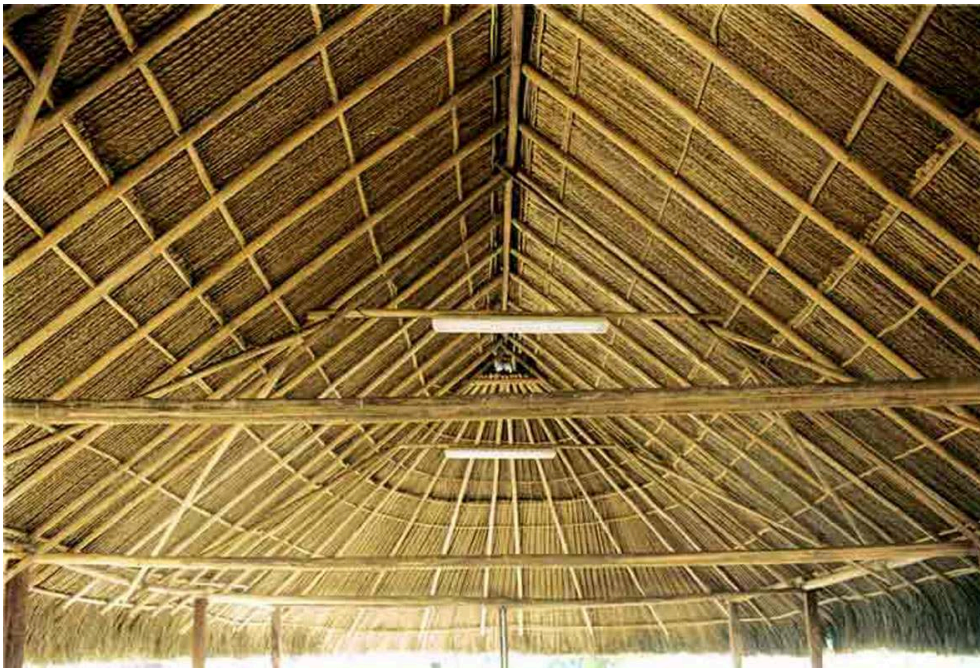
Figure 5



Conversation sous un carbet, Awala

Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

Figure 6



Vue intérieure du carbet-préau de l'école primaire d'Awala, couverture de wasai

Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 21 A Awala-Yalimapo, le carbet prend généralement la forme d'une couverture végétale à deux pans, et parfois deux croupes, hissée à un mètre cinquante du sol (plus ou moins cinquante centimètres) sur des poteaux faiblement enfouis dans le sol sableux ; la construction peut, par la suite, être close de claies ou même de murs, sans que ceux-ci ne participent à la structure ; elle peut aussi accueillir une chape de béton au sol, elle aussi rapportée, et distincte de toute fonction quant à la rigidité de l'emprise.
- 22 Le carbet offre alors un couvert hors d'eau, largement ventilé, abaissant la température de 5 à 7 degrés et en modérant les variations jour-nuit ; il offre en outre la possibilité d'une ombre assez profonde, qui à elle seule permet l'intimité, par le jeu de clairs obscurs, permettant d'observer l'extérieur tout en restant en grande partie dissimulé à la vue. Les matériaux utilisés sont majoritairement végétaux. La couverture, élément le plus visible de l'ensemble, est constituée soit de feuilles de palmier, soit de tôle. A Awala-Yalimapo, on trouve l'usage de trois palmiers :

Figure 7



Détail du tissage en *wasai* de la couverture d'un carbet, Awala
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

Figure 8



Le tissage de la couverture en malipa, vue intérieure

Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- le *wasai* (*Euterpe Oleracea*) est décrit par les propriétaires comme « le plus kali'na ». Sa durée de vie en couverture, jusqu'à onze-douze ans, en fait un excellent matériau, mais il est long à tresser, et sa pose s'effectue plus lentement en raison de la densité de feuilles nécessaire.
- le *malipa* (*Maximiliana maripa*) est la seconde couverture végétale rencontrée en terme de nombre. Il couvre les carbets plus provisoires, en raison de sa faible durée de vie : cinq à six ans ; cependant, sa disponibilité aux abords du site d'Awala-Yalimapo, la vitesse de réalisation des toitures, et la plus faible technicité de la pose en fait une couverture appréciée. Souvent décrite par les propriétaires comme celle du « premier carbet d'un couple », la couverture en *malipa* reste très présente sur l'aire d'étude.
- le *wai* (genre des *Geonoma*) couvre la plus grande partie des carbets qui bordent le Maroni et les fleuves de l'ouest guyanais : les noirs-marrons l'ont adopté. Pourtant, il est presque absent à Awala-Yalimapo. Sa rareté peut s'expliquer, d'abord, par la volonté de se démarquer des implantations noirs-marrons, dans l'affirmation identitaire dont il a été question jusqu'ici. Par ailleurs, il offre une grande perméabilité à l'air, et les vents du littoral qui soufflent à Awala et Yalimapo sont relativement importants, mettant en danger la couverture elle-même.

Figure 9



Carbet à couverture de Wasai, en partie clos de murs rapportés, Awala
 Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

Figure 10



Carbet couvert en *malipa* ; à l'intérieur sont pendus les tambours
 Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 23 Chacun de ces palmiers ayant une forme de feuille différente, le tressage préalable est spécifique, de même que la pose. Sans entrer dans l'étude précise des modes de fabrication, il est aisé de comprendre que la feuille de *waï* étant une feuille simple, elle

est montée sur bois avant pose. Par contre, *wasai* et *malipa* étant tous deux des palmiers à feuilles composées, le tissage se fait par chevauchement des folioles ; l'un comme l'autre sont posés feuille à feuille en rapprochant les nervures centrales, folioles à l'extérieur ; cependant, *malipa* se pose à l'horizontale, alors que *wasai* est disposé à la verticale.

- 24 Malgré ses faibles qualités (chaleur intense, bruit très important en saison des pluies) la tôle est elle aussi largement présente, en lieu et place de couvertures végétales, en raison d'un reste d'image « moderne » du matériau (image qui tend à disparaître), mais aussi de l'absence de maîtrise technique nécessaire à la réalisation de ce type de couverture. Matériau quasi-exclusif des autres zones d'implantation kali'na de Guyane, souvent imposée par les plans d'urbanisme et de relogement, l'usage de la tôle est ici de plus en plus déploré pour son manque d'esthétique.

Figure 11



Carbet couvert en wai, avec des feuilles de *malipa* rapportées en surface, pour l'étanchéité
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

Figure 12



Vue aérienne du bourg Awala en 1998

Phot. Inv. A. Gilbert © Inventaire général, ADAGP, 1998

- 25 L'aspect général de la commune est largement conditionné par ces répartitions de couvertures : l'étude s'est donc ouverte à leur recensement.
- Carbet wasaï : Awala 55 Yalimapo : 20
 - Carbet malipa : Awala : 21 Yalimapo : 23
 - Carbet waï : Awala : 6 Yalimapo : 6
 - Carbet tôle : Awala : 36 Yalimapo : 9
 - Total carbets : Awala : 118 Yalimapo : 58
- 26 La structure est composée d'une charpente légère reposant sur quatre pannes sablières, elles-mêmes posées sur poteaux.
- 27 La charpente est à deux pans, auxquels s'ajoutent le plus souvent deux croupes, plates ou avançant parfois jusqu'à ce que l'on puisse réellement parler de deux absides. Dans le cas des carbets couverts en tôle, on rencontre parfois des structures plus simples à un seul pan incliné. Seul un petit carbet rond sur l'ensemble de la commune échappe à ce rapide aperçu.
- 28 La charpente est composée de chevrons de bois ronds, reposant sur une panne faîtière et sur une panne sablière. On observe parfois un dédoublement de celle-ci destiné à assurer une souplesse supplémentaire, garante de la résistance au vent. L'ensemble est structuré par trois à cinq paires d'arbalétriers – eux aussi laissés en rond.

Figure 13



La structure nue d'un carbet, avant la pose des feuilles. Travail de M. Jean-Jacques Apollinaire
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 29 Il est malaisé de caractériser les essences qui composent cette charpente. Les critères de choix du bois sont bien établis : légèreté (l'insertion dans le sol étant très faible, et de plus, effectuée dans un sol de sable) et dureté (pour supporter sans se déformer la couverture). Mais à ces critères de base s'ajoute celui de la disponibilité des matériaux : une même charpente peut ainsi contenir six ou sept essences différentes. On rencontre fréquemment de la gaullette (*Licania micrantha*), du bois de rose, du bois violet (*pettogyne pubescens*), mais il est, encore une fois, risqué d'établir une liste significative.
- 30 L'ensemble repose sur des poteaux insérés au tiers dans le sol. Celui-ci étant intégralement composé de sable blanc à Awala-Yalimapo, l'introduction dans le sol est rapidement effectué par un creusement manuel, et l'on comprend d'autant mieux la nécessité d'une construction légère sur des poteaux lourds. On utilise donc des essences différentes, wapa (*Eperna Falcata* ?), résistant quoi que fendif, ou awara, la liste n'étant pas exhaustive.
- 31 Les poteaux sont disposés en périphérie, et il semble qu'aucune construction sur la commune n'ait recours aux piliers centraux décrit notamment par Albrinck⁹.
- 32 La structure doit sa stabilité principalement à un équilibre général et à l'usage du poids propre de chaque élément. Cependant, le recours aux clous est maintenant systématique pour la liaison des chevrons aux pannes. Les feuilles, quant à elles, sont toujours unies à leur support par des lianes.
- 33 Le sol, enfin, est laissé tel quel après défrichage et brûlis, en sable blanc ; au fur et à mesure de l'usage du carbet, il fait l'objet d'un entretien soigneux, prenant la forme d'un ratissage quotidien et, fréquemment, d'un retournement du sable.

Une habitation morcelée

Figure 14



Organisation de l'espace : à droite, le carbet atelier, à gauche, le carbet cuisine

Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 34 Cependant, une telle description ne saurait rendre compte de ce qu'est, réellement, un carbet. Si l'attachement est si fort, de la part de la population, c'est que sous le carbet, autour de lui, s'organise un mode d'habitation inséparable de l'architecture jusqu'ici décrite.
- 35 Il ne faut pas s'imaginer une vie « traditionnelle » qui s'effectuerait sous le carbet, une autre « européanisée », qui s'effectuerait dans la maison. Il n'y a pas, pour dire les choses rapidement, certaines familles vivant dans des carbets et d'autres dans des maisons ; les deux éléments architecturaux font partie d'un même ensemble d'habitation mais remplissent des fonctions différentes. En effet, là où la pensée européenne tend à réunir dans une seule enceinte architecturale l'ensemble des fonctions d'habitation du jour et de la nuit (sommeil, repas, convivialité, hygiène, etc.), l'habitat traditionnel kali'na, comme une grande partie de l'habitat amérindien amazonien, distingue au sein d'un vaste espace défriché plusieurs constructions disjointes, désignées dans leur ensemble par le terme kali'na de *au'to*.
- 36 Ainsi, le carbet est souvent accompagné à Awala-Yalimapo d'une maison « en dur ». De plus, il n'y a pas un carbet, mais souvent plusieurs dans une unité ; cet ensemble de lieux inscrit dans un vaste espace abrite la « manière d'habiter » d'une unité familiale.
- 37 Ces architectures sont quantifiables par le nombre de couvertures (qui peuvent être réduites, pour certaines fonctions, à l'abri « naturel » de l'arbre laissé en place lors du défrichage ; c'est le cas de beaucoup de cuisines) ; elles sont distinctes dans les fonctions qui président à leur usage et/ou par le moment de leur occupation. Par exemple, dans un ensemble qui comporte une maison et un carbet, tous deux peuvent

servir au sommeil ; mais le carbet sert au sommeil de jour, en hamac, la maison au sommeil de nuit, en hamac ou en lit.

- 38 A cause sans doute de ce morcellement, il est très difficile d'énoncer une règle de l'habitat, sauf à la réduire au minimum commun : à Awala-Yalimapo, l'on trouve quasiment toujours une cuisine extérieure (qui bénéficie entre autres de la qualité absorbante du sol sableux, permettant de jeter l'eau après usage, ainsi que de la possibilité de faire du feu), ainsi qu'un espace défriché excédant largement l'espace occupé. Au-delà de cette définition minimale, le morcellement des espaces peut aller jusqu'à disposer d'un carbet par fonction : hygiène, cuisine, consommation des repas, dortoir (qui peut être un carbet ou une maison), atelier, accueil, auxquels s'ajoutent les puits, et l'espace qui entoure les carbets.
- 39 Le nombre de constructions rencontrées dans une unité d'habitation dépend en fait de très nombreux facteurs : ancienneté de l'implantation de la famille, extension de celle-ci, connaissance des modes de construction par l'un des membres de la famille, situation économique¹⁰, mais aussi mode de vie, entre culture kali'na et influence européenne.

Figure 15



Carbet clos de murs, avec porte ; seule demeure une petite cuisine extérieure
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 40 En effet, la participation (au cours de l'enfance, ou dans le monde du travail, ou par un engagement personnel) à la vie « à l'européenne » conditionne souvent le resserrement des espaces, l'apparition d'une maison plus centrale et regroupant plusieurs fonctions, la disparition du carbet-atelier et de l'abattis (dus à la disparition, dans ces familles, du recours aux ressources puisées dans l'abattis, notamment le manioc).

Figure 16



Resserrement des espaces, rapprochement des carbets : un carbet cuisine accolé au carbet d'accueil
Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 41 Dans les habitations ainsi resserrées, et de fait, dans l'ensemble de la commune, on note l'apparition grandissante de larges carbets d'accueil, destinés à recevoir les visiteurs, à l'écart des espaces de vie quotidienne. Une telle notion est absente de toutes les descriptions historiques, et les personnes consultées soulignent elles-mêmes la nouveauté de la formule. Le carbet d'accueil, s'il ne remplit que cette fonction, est peu occupé au sol, sinon par une table, et tend à rendre beaucoup plus « privés » les autres espaces, notamment celui consacré au repas. Une telle mutation trouve son explication à la fois dans l'augmentation du nombre de visiteurs (développement du tourisme, même s'il est léger, et plus grande mobilité des familles installées dans les communes voisines) et dans l'entrée des familles dans un système de revenus monétaires qui les pousse à construire en fonction de leurs moyens plutôt qu'en fonction de leurs besoins. Le carbet d'accueil est donc souvent un carbet supplémentaire, s'ajoutant aux fonctions de vie, et s'offrant à la réception.

La place du vide

Figure 17



Un ensemble d'habitation pour une famille : puits, carbet d'accueil, de sommeil, de travail, de cuisine... et l'espace vide

Phot. Inv. MB. Potte © Inventaire général, ADAGP, 2002

- 42 Le resserrement des différents lieux de l'habitation est pourtant mal vécu, et ce principalement en raison de l'importance accordée au vide, à « l'espace ».
- 43 Ce qui apparaît à l'oeil extérieur comme un espace non occupé (étendue nue de sable blanc) a toujours fait l'objet d'un travail d'acquisition par le travail (défrichage, brûlis, ratissage), et il est partie prenante de l'ensemble d'habitation. Il en est même un élément essentiel. Lorsque le rassemblement des différents lieux de vie équivaut à la perte de ces vides à traverser, le malaise des habitants est sensible.
- 44 Cet espace « vide » permet à la fois la visibilité du travail d'acquisition de la terre, l'éloignement de l'implantation des autres habitants et, moins simple à décrire, le passage lent d'une fonction à une autre, le rythme de la journée.
- 45 Ainsi, une femme passe par exemple d'un travail nécessaire du matin (travail à la râpe ou au pilon) effectué sous le carbet-atelier, à un ouvrage (travail du textile, filage du coton) l'après-midi qui sera réalisé dans un lieu plus proche des zones de repos. Le passage entre ces deux lieux d'activité, en traversant l'espace défriché, marque un temps de la journée, et la rupture d'avec des travaux terminés.
- 46 Le carbet ne s'explique qu'accompagné de cet espace qui règle le temps de l'habitation.

L'épreuve du temps

- 47 Plusieurs questions liées au temps sont indissociables de l'étude du carbet.
- 48 Se pose, d'abord, la question de la durée de vie des matériaux qui composent le carbet. A ce temps passé sous un toit, se juxtapose le temps passé en un lieu, avec ce qu'il

implique de reconstruction des couvertures vieilles, et d'extension de l'ensemble d'habitation.

- 49 En effet, la durée de vie du carbet est fortement liée à celle de sa couverture. Le choix de celle-ci, du reste, est traditionnellement en rapport avec le temps que l'on pense rester en un lieu. Un carbet de type *pataya*, par exemple, destiné à s'abriter aux abords de l'abattis, n'aurait aucun sens couvert en wasai : un abattis n'est productif (avant épuisement du sol) que deux ans au maximum, il est donc inutile de s'implanter longtemps à son abord.
- 50 Et il faut comprendre, alors, que l'architecture du carbet s'inscrit globalement dans une cohérence générale : sa construction est liée à un temps présumé d'habitation en un lieu.
- 51 Cette logique préside aussi à la cohérence, à nouveau, des matériaux entre eux : la liane qui attache les feuilles, le bois de la charpente, les feuilles elles-mêmes, ont tous une durée de vie comparable et une résistance aux accidents équivalente.
- 52 En cela, les modifications du carbet (montage de murs en parpaings, liaison des feuilles à la corde nylon, par exemple) ne provoquent pas un simple changement d'ordre esthétique : c'est une modification radicale, la pérennisation de certains éléments et donc la désorganisation d'un système de construction cohérent en soi, s'inscrivant dans un projet, celui d'une durée d'usage.
- 53 Quelques perturbateurs qu'ils soient, ces apports de matériaux différents sont pourtant de plus en plus présents. L'explication se trouve en partie dans la modification la plus profonde qui affecte ici la culture kali'na : la sédentarisation des habitants¹¹. La pérennité des constructions devient ainsi un objectif à atteindre, dès lors que les familles ne songent plus à quitter Awala-Yalimapo. Leur demande consiste alors à la fois en une identité affichée du paysage, mais aussi en une longévité des architectures, modifiées pour accueillir des aménagements jugés profitables : lieux d'aisance et d'hygiène proches des fonctions de sommeil, installation d'antenne parabolique, etc. C'est la construction d'une identité kali'na contemporaine qui se joue alors.

Extension

- 54 La sédentarisation est une donnée majeure de l'étude du carbet à Awala-Yalimapo ; elle permet de saisir aussi la complexité de son positionnement dans l'espace.
- 55 L'habitation décrite jusqu'ici évolue bien sûr au fil du temps : au sein d'un même espace, de nouveaux carbets sont construits chaque année à la saison sèche, notamment lorsque la famille s'agrandit. On peut, à Awala-Yalimapo, parler d'un « urbanisme familial », au sens où c'est au rythme de la famille, et selon la structure de celle-ci, que s'organise l'implantation des carbets¹².
- 56 L'extension familiale génère, dans un habitat qui s'est fixé et qui ne peut donc excéder de beaucoup son espace, une densification des carbets, et donc une disparition du vide dont l'importance a été évoquée plus haut. Dans l'espace de la famille, on construit pour les jeunes mariés, mais aussi pour les deuils, afin d'accueillir les nombreux participants aux cérémonies liées à la prise et à la fin du deuil (*omakano* et *epekotono*).
- 57 Bien entendu, cette densification, en plus de la disparition du vide, a d'autres conséquences.

- 58 L'abattis doit être déplacé tous les deux ans au maximum, en raison, on l'a dit, de l'épuisement des sols. Les habitants d'Awala-Yalimapo sont ainsi amenés à défricher de plus en plus loin de leur habitat resté fixe, obligés ainsi à quitter celui-ci avant le lever du soleil pour n'y revenir que tard dans la journée, afin de rejoindre un abattis toujours plus éloigné.
- 59 Cet épuisement des ressources dans l'environnement immédiat concerne aussi les matériaux mêmes qui composent le carbet. A Awala Yalimapo, la construction d'un carbet a par exemple, en 2002, nécessité une recherche du bois sur la crique Coswine, des feuilles au bord de l'Acarouany, des lianes dans la forêt qui borde Mana, des poteaux en direction de Saint-Laurent du Maroni. La collecte des matériaux nécessite ainsi un déplacement d'un rayon de plus de quarante kilomètres autour de la commune. Le temps nécessaire à la régénération des ressources employées est rapidement mis en déséquilibre du fait de la sédentarisation : l'extension de la commune met en péril le maintien de l'habitat tel qu'il est décrit ici, puisque celui-ci s'inscrit dans une tradition de déplacements et de scission fréquente des regroupements afin de limiter les villages à une cinquantaine d'ensembles.
- 60 Si la disparition du carbet est refusée aujourd'hui à Awala Yalimapo, c'est au prix d'une énergie et d'un coût de construction important ; pourtant, l'ensemble des données déjà évoquées, et surtout, la liaison intime de tous les éléments de la culture kali'na (architecture-mode de vie-gestion du temps) justifient pleinement ce coût. Les problèmes apparaissant au fur et à mesure de l'extension doivent être résolus de manière à prendre en compte toute cette richesse de vie et le confort des habitants qu'elle implique¹³.

NOTES

1. Arrêté de création de la commune d'Awala-Yalimapo, en date du 31 décembre 1988, publié au JO le 16 avril 1989. La commune est fondée sur une base ethnique, à la suite de la séparation d'avec la commune de Mana. Les raisons de la séparation portent principalement sur les conflits quant à la propriété des terrains d'implantation, et à la gestion de l'habitat.

2. Jean Batiste Hurault note, en 1958, la présence de deux « capitaines », l'un représentant les personnes implantées aux Hattes (aujourd'hui Yalimapo) et l'autre celles implantées à Awala (aujourd'hui Awala).

3. Voir Collomb, G. Kalina. **Des amérindiens à Paris. Photographies du prince Roland Bonaparte**. Paris : Créaphis, 1992. Collomb, G., Tiouka, F. **Na'na Kalina. Une histoire des Kali'na en Guyane**. Paris : Ibis Rouge, 2000. Bouyer, F. **La Guyane Française, notes et souvenirs d'un voyage exécuté en 1862-1863**. Paris : Hachette, 1867. Monteron. **Mission de Cayenne et de la Guyane Française avec une carte géographique**. 1857.

4. Bellin, Sr. **Description géographique de la Guyane, contenant la découverte du pays...**, manuscrit. Paris, Service historique de la Marine, 1761.

5. Barrère. **Nouvelle relation de la France Equinoxiale**. 1743.

6. Delawarde, J.-B. Activités des indiens galibi de la Mana et de l'Iracoubo. **Journal des Américanistes**, tome LV-2. P. 511-524. Delawarde, J.-B. Les Galibis de la Mana et de l'Iracoubo, II.

- Journal des Américanistes**, 1967, tome LVI-2. P. 333-386. Delawarde, J.-B. **Promenade en Guyane avec les Indiens Galibi**. Paris : Tequi, 1980. Cornette, Alain. Etude morpho-stylistique et technique de la céramique Galibi en Guyane Française. **Revue Caribena**, 1992, 2.
7. Albrinck, W. **Encyclopaedie der Karaïben**. Amsterdam, 1931 (dactylographié), tr. fr. **L'encyclopédie des Caraïbes**. Paris, 1956.
8. La culture kali'na est basée sur le recours aux ressources naturelles et sur la culture vivrière. L'abattis, espace défriché, brûlé, puis semé, fournit principalement le manioc, au centre du mode de vie décrit ici. S'y ajoutent le coton, la canne à sucre, etc.
9. Albrinck, W. **Encyclopaedie der Karaïben**. Amsterdam, 1931 (dactylographié), tr. fr. **L'encyclopédie des Caraïbes**. Paris, 1956.
10. En 2001, le « déficit d'emploi » était chiffré à 69 %, et plus de 6 % de la population ne bénéficiaient d'aucun revenu, étant de nationalité surinamienne (source : étude de l'association Protection, Amélioration, Conservation, Transformation de l'habitat (PACT), de Guyane, mai 2001). Cependant, ces chiffres sont à remettre dans le contexte d'une culture qui ne tire pas, traditionnellement, sa subsistance du salaire ou de l'aide sociale.
11. Franck Brasselet, dans son rapport réalisé pour le compte de la DDE intitulé **Etude pour un habitat adapté aux sites isolés de Guyane** (octobre 1996), note, à propos des Wayampi, que « la sédentarisation des habitants du haut Oyapock a en effet induit une représentation différente du concept de temps. D'un habitat précaire qui ne durait guère plus de quelques années, les wayampi ont aujourd'hui à gérer un habitat qui reste précaire mais qui est néanmoins utilisé et inscrit dans une durée bien plus longue du fait de leur vie devenue sédentaire ».
12. Ainsi, le **Programme d'amélioration des conditions d'habitat, commune d'Awala Yalimapo**, produit par l'association PACT de Guyane en mai 2001 souligne qu'« il apparaît que les unités d'habitation sont regroupées le plus souvent par familles et que ces groupements ou regroupements après éclatements sont le fruit de pratiques coutumières dans l'acte d'appropriation du foncier... ».
13. Kloos, Peter. **The maroni river caribs of Surinam**. 1971. Grenand, P. & F. Les amérindiens de Guyane française, éléments de compréhension. **Journal des Américanistes**, tome 86, n° 79. Grenand, P. & F. Y a-t-il encore des sauvages en Amérique ? **Journal des Américanistes**, 1992, tome 78-1. La question amérindienne en Guyane française. **Ethnie**, 1985, volume 1, n° 1-2. Survival international press.

RÉSUMÉS

La commune d'Awala-Yalimapo, créée en 1988, est située en Guyane française. Peuplée de Kali'na, peuple amérindien autochtone du littoral amazonien, elle affiche grâce aux carbet une identité forte. Là où beaucoup d'autres zones amérindiennes de la Guyane française ont été amenées à abandonner l'architecture traditionnelle et l'emploi des couvertures végétales, leur maintien ici permet de saisir non seulement les modes de construction, mais aussi un mode de vie, une organisation sociale, un rythme de la journée. La carbet abrite la culture des Kali'na, leur identité, leur actualité, et leurs choix au quotidien.

“Ways of life in Awala -Yalimapo”. The town of Awala-Yalimapo, founded in 1998, is located in French Guyana. Inhabited by Kali'nas indigenous Amerindians from the Amazonian coast, it has a strong cultural identity thanks to its famous “carbet”. Many other Amerindian areas of French

Guyana had traditional buildings with vegetal roofing, but the fact that they have been conserved here allows us to understand the way they were built as well as the specific lifestyles associated with them in terms of social organisation and daily rhythms. The “carbet” is a shelter for the Kali’na’s culture, their identity, their daily way of life.

INDEX

Mots-clés : Guyane française, Kali'na, Amerindien, architecture domestique, habitat, carbet

AUTEUR

MARIE-BLANCHE POTTE

Conservateur de l'Inventaire, Institut national du Patrimoine. marie-blanche.potte@culture.gouv.fr